

Inventer des espaces d'(im)possibilités dans les professions d'urbanisme et de design

John Forester

Volume 5, Number 2, Fall 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1044315ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1044315ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en éthique de l'Université de Montréal

ISSN

1718-9977 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Forester, J. (2010). Inventer des espaces d'(im)possibilités dans les professions d'urbanisme et de design. *Les ateliers de l'éthique / The Ethics Forum*, 5(2), 52–60. <https://doi.org/10.7202/1044315ar>

Tous droits réservés © Centre de recherche en éthique de l'Université de Montréal, 2010



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

INVENTER DES ESPACES D'(IM)POSSIBILITÉS DANS LES PROFESSIONS D'URBANISME ET DE DESIGN

JOHN FORESTER
CORNELL UNIVERSITY

Cet essai a été présenté à l'atelier sur *La démocratie de l'espace et l'espace de la démocratie*, qui a eu lieu à Newcastle, en Angleterre, le 11 janvier 2008. Une version antérieure a été présentée à l'Université de Tokyo le 13 novembre 2007. Il sera publié en néerlandais, traduit par Freek Jansens, sous le titre "het plannen van ruimtes van (on)mogelijkheid" dans une collection éditée par Maarten Hajer et Jantine Grijzen sur les questions de politique contemporaine. Il a été traduit de l'anglais par Martin Blanchard et révisé par Daniel Weinstock.

INTRODUCTION : LE DESIGN RÉSOUT LES CONFLITS ENTRE DIFFÉRENTES ALTERNATIVES, MAIS COMMENT ?

En tant qu'enseignant dans un département universitaire d'architecture, d'art et de planification urbaine et régionale, je considère que les professionnels de la planification urbaine et régionale sont des professionnels du design qui mettent en forme, protègent, structurent et améliorent les espaces et les lieux. Je ne crois pas qu'ils pratiquent leur métier de manière unilatérale, ni d'une position de détachement et de supériorité, mais plutôt qu'elle est stimulée par et à travers les rapports avec d'autres concepteurs, utilisateurs, législateurs et voisins des générations actuelles et futures. Cependant, dans des contextes d'inégalité, de déséquilibres de pouvoir et de différences axiologiques profondes, beaucoup d'entre nous (et ce « nous » inclut les urbanistes de tous genres et, parmi eux, des designers urbains) abandonnent trop rapidement : nous construisons des espaces d'(im)possibilités, là où d'autres voient plutôt, dans les mêmes conditions, des espaces de possibilités. J'espère montrer comment tout cela fonctionne et, bien évidemment, comment la construction de ces espaces d'(im)possibilité caractériserait non seulement les délibérations de planification et de design, mais aussi de manière plus générale, l'action et l'inaction politique, le cynisme et l'espoir.

Je suis également intéressé par ce qu'il est possible d'apprendre des conflits difficiles, en apparence inconciliables. Des conflits tel celui que l'ex-urbaniste et médiateur Mike Hughes a confronté au Colorado quand il a rassemblé des militants homosexuels et des fondamentalistes religieux dans un même lieu pour décider des priorités de financement pour combattre le SIDA; tel celui que Shirley Solomon et Peter Adler ont confronté quand ils faisaient de la planification territoriale avec les Autochtones et les fonctionnaires d'un comté près de Seattle, ainsi qu'avec les Autochtones et les représentants de l'État d'Hawaii. Bien entendu, tous ces cas conduisent sur le plan normatif à des questions sur ce qui devrait être, et des questions de délibération et de choix que tout projet de design doit intégrer dans la mesure où nous (les urbanistes ou de manière plus large, les designers) devons mettre en place de nouveaux types de relations dans les lieux et espaces de ce monde. Cela signifie, plus simplement, que les professions du design exigent des jugements éthiques de la même manière qu'elles exigent des jugements esthétiques, même si cela semble être un secret bien gardé !

LE « POLITIQUE » IMPLIQUE BEAUCOUP PLUS QUE « QUI OBTIENT QUOI » !

Nous pouvons manifestement appréhender les professions du design comme étant politiques, car la politique, comme Harold Lasswell nous l'a enseigné, n'est pas seulement un domaine de distribution de ressources. Elle implique également profondément l'art du possible, comme Hannah Arendt et Sheldon Wolin, parmi d'autres théoriciens de la politique, nous l'ont expliqué : c'est ainsi que les professions du design produisent de nouvelles relations spatialisées dans le monde. La portée politique de la planification signifie alors qu'en tant que résidents d'une ville et membres de communautés diverses, nous devons certes opposer nos revendications concurrentes à d'autres sur les meilleurs moyens de répartir les ressources, mais nous avons aussi à lutter pour faire valoir des conceptions très différentes du champ des possibles tout court, ainsi que du champs des possibles en design. Nous distinguons ces deux questions, à savoir qui doit obtenir quoi, mais également et de manière préalable, ce que nous pouvons imaginer qu'il est possible de créer et de faire.

De la même manière, si nous imaginons de nombreuses figures de la planification, non seulement du genre plutôt technocratique de l'ordre de la résolution de problèmes, mais plus profondément comme

celles de l'organisation ou de la désorganisation de l'espoir, nous pouvons voir les professions de la planification et, plus largement, les professions du design comme des luttes s'opposant à l'idéologie, à la résignation et au cynisme, voire même comme des luttes frontales s'opposant à une rhétorique « agoniste » qui nous incitent à éluder la gestion politique des différences plutôt que de l'explorer.

La micro-politique de la planification et du design que nous devons assimiler est axée sur l'action et l'interaction dans des situations réelles d'inégalité structurelle, de racisme institutionnel, de dégradation environnementale, d'injustice et de pure laideur. Située dans des « contextes » bien réels, à la fois chaotiques et profondément structurés, l'approche micro-politique en planification concentre notre attention sur des pratiques quotidiennes et des actions pragmatiques, sur les éléments constitutifs de la fabrication d'espaces, et même sur l'élaboration de mouvements plus globaux¹.

Mais nous devons faire beaucoup plus que, simplement, exprimer ou « reconnaître » la différence, les conflits et les oppositions indéradicables des identités, les contradictions profondes et inéluctables des valeurs. La partie la plus facile consiste en fait à les reconnaître. En revanche, le défi plus préoccupant et qui guette quiconque se souciera de la pluralité, de la domination et de la politique en matière de planification, consiste à évaluer avec soin la manière dont les interlocuteurs en opposition peuvent improviser et fabriquer de réelles alternatives à la domination, aux attitudes du genre « marche ou crève », à la violence et aux gesticulations rhétoriques ; des alternatives qu'ils peuvent créer, entre autres, par ajustement mutuel, par des concessions réciproques, ou par un accord mutuel qui transforme l'échiquier.

Il nous faut donc, surtout si les questions pratiques nous préoccupent, chercher à savoir comment des acteurs, des groupes et des communautés profondément distincts doivent et, peut-être mieux encore, peuvent vivre avec, à travers, contre et en affirmant leurs revendications profondément différentes à des prérogatives, des ressources ou des droits, à des demandes d'attention, de possibilité ou de statut.

Toute démocratie fonctionnelle de l'espace contient en son sein des revendications contradictoires qui se rapportent à l'avenir (ce qui peut être créé), au passé (qui a fait quoi à qui, qui a obtenu ou mérite ce qui lui est dû) et aux ressources que nous avons ou n'avons plus à portée de main. Ce sont à la fois des revendications politiques portant sur des rapports interpersonnels qui font l'objet d'un enjeu, des

revendications éthiques sur ce qui devrait être et des revendications pratiques sur ce qu'il faut faire. Cela signifie que la politique d'aménagement du territoire physique et civique implique inévitablement que des membres de la communauté, « citoyens » et autres, se réunissent dans une grande variété de forums : en face à face, en adoptant divers médias, devant des tables à dessin ou à travers la presse, par l'intermédiaire des représentants dans les instances législatives, via des mobilisations communautaires dans les sous-sols d'églises, les parcs et autres lieux publics, et ainsi de suite, pour évaluer ensemble et construire de manière collaborative des espaces de possibilité ou d'impossibilité, des espaces dans lesquels ces membres de la communauté préfigurent l'action efficiente comme étant impossible ou, le cas échéant, encore possible.

APPRENDRE LA PRATIQUE ÉTHIQUE DE LA PLANIFICATION ET DU DESIGN PAR LA PRATIQUE

Parfois, cependant, les analystes de la politique de planification ont été beaucoup plus enclins à démystifier les *théories* coopératives et communicationnelles de la planification qu'ils ne l'ont été à explorer, encore moins à théoriser, la diversité concrètement vécue des espaces où les personnes se rencontrent à travers de nombreuses revendications identitaires et axiologiques. Parfois, il semble qu'il nous est plus facile de *présumer* tout d'abord ce que Habermas paraît présumer pour ensuite critiquer ces mêmes suppositions théoriques, qu'il n'est pour nous possible d'analyser comment des voisins de toutes sortes, avec des différences profondes, auraient déjà trouvé des façons imaginatives de vivre ensemble. Mais il est permis de penser que les innovations politiquement imaginatives en design n'ont pas toutes été un sous-produit de la négligence bénigne. Si ce n'est pas le cas, et nous n'en savons en fait rien, alors nous devons nous demander : quelles sont les formes de déférence, de reconnaissance, de respect (et ainsi de suite) que les Autres avec lesquels nous entretenons des relations agonistes mettent encore et toujours de l'avant ? Comment pouvons-nous, au sein des soi-disant « communautés » religieuses (ou encore celles qui sont plus orthodoxes en design), discerner *aujourd'hui et maintenant*, pour le meilleur et pour le pire, des capacités de gestion des différences profondes ?

Pour éviter de capituler face à des différences supposément essentielles et incontournables et de laisser flotter un mystère quant à la façon dont de véritables êtres humains vivent avec, à travers et à l'en-

contre de celles-ci, il nous faut délaissé un peu l'examen des suppositions des théoriciens et examiner davantage les formes de vie réelles qui intègrent des différences réelles, les véritables formes de planification et de conception controversées étant non les moindres. Une telle enquête implique une éthique critique et naturaliste : apprendre le meilleur et le pire à partir des actions concrètes posées dans le monde pour résoudre les problèmes et explorer les possibilités de l'humain, la création de la laideur ou de la beauté dans notre environnement, le respect et la reconnaissance des traditions et des identités ou la mise à l'écart de celles-ci, et ainsi de suite (Forester et Laws, 2009).

Cela nous montrera que des croyances et des valeurs différentes peuvent s'engager les unes avec les autres dans une variété de situations et de processus, certains plus verbaux, exigeant un dialogue ou même un débat, certains plus ritualisés impliquant des repas et des célébrations, des discours, des cercles de discussion, des espaces sacrés ou d'autres formes de narration ou d'expression esthétique ; peut-être que certains d'entre eux seront formels et beaucoup d'autres probablement informels, mais tous sans cesse improvisés de manière créative (Forester 2009: chapitres 2 et 8).

Se demander *comment* des identités et des valeurs profondément différentes peuvent interagir, sans domination excessive et sans violence, pose fondamentalement une question *plus éthique qu'épistémologique*, une *question de performance plutôt qu'une question de logique*. Cela signifie qu'une approche politique plutôt agoniste est effectivement la bonne, mais tout de même insuffisante, nous laissant bien loin de l'exploration des changements véritables, des véritables explorations en design, des véritables transformations, plus ou moins violentes, des relations sociales dans l'espace et le temps.

Par conséquent, si nous nous soucions de la pluralité des valeurs et des identités, des traditions et de l'esthétique, des intérêts et des désirs, des aspirations et des fantasmes, nous parvenons à une question importante : nous soucions-nous de la pluralité comme différence statique ou comme processus dynamique, déplaçant et transformant continuellement un ensemble de relations dans l'espace et le temps, et où la domination et l'autonomie, le racisme et le respect, la laideur et la beauté nous dévisagent toujours, du moins potentiellement ? Si nous nous soucions de la pluralité comme étant vécue, improvisée et éventuellement transformée « pour le meilleur » (si nous ne faisons aucune hypothèse *a priori* qui empêchent les « meilleures » ou

« plus belles » d'avoir un sens), alors nous devons étudier la « possibilité », c'est-à-dire la planification et la conception politiquement possibles dans le futur : la transformation contingente, l'évolution, ou le *changement* des relations sociales délibérément spatialisées au fil du temps et de l'espace.

Nous devons donc nous demander, de manière plus critique et plus empirique : quel rôle les urbanistes et designers urbains, les gestionnaires publics, les organismes communautaires et le leadership des ONG par exemple, peuvent jouer face non seulement à de profondes différences, mais face aussi à des possibilités de changement réelles et inconnues à ce jour ? Que pouvons-nous dire pour aider ces « planificateurs et concepteurs » (au sens large) à évaluer les possibilités réelles plutôt que de les rater entièrement ?

Des militants de tous genres souffrent du même problème. Nous subissons le spectacle du racisme, de la pauvreté, de la mesquinerie, de l'intolérance religieuse, des menaces d'une catastrophe nucléaire et environnementale, et nous nous posons la question : comment réagir, qu'est-il possible et impossible de faire maintenant ?

De cette manière, nous sommes conduits à examiner non seulement les présupposés des théoriciens, mais aussi ceux des acteurs engagés dans la pratique, des véritables concepteurs, des concepteurs-en-action ; ces présupposés de travail et ces conjectures tacites ont le potentiel d'alimenter les processus de changement ou de les retarder, d'encourager les luttes pour le changement ou de les affaiblir. Que pouvons-nous alors dire à propos de la manière dont les urbanistes et les militants construisent des espaces d'(im)possibilité, des espaces de transformation potentielle des relations socio-spatio-temporelles ?

ENSEIGNEMENTS ÉTHIQUES DU CONFLIT ET DE LA CONTRE-DICTION

Nous pouvons maintenant explorer cette question à partir d'une perspective simultanément théorique et pratique : que peuvent bien penser d'habiles urbanistes et concepteurs qui font face à un conflit complexe et qui, pour de bonnes raisons, jugent que c'est « très probablement impossible de faire quoi que ce soit ici », *alors même* que des organisateurs ou des médiateurs expérimentés pourraient bien, dans une situation semblable, eux aussi pour de bonnes raisons, voir « beaucoup de possibilités que nous pouvons (et devons) considérer ici » ? Pourquoi de nombreux urbanistes et concepteurs risquent de voir les portes d'un avenir meilleur comme étant définitivement fer-

mées, tandis que des médiateurs, des organisateurs ou d'autres concepteurs peuvent concevoir comment ouvrir ces mêmes portes ?

Nous pouvons commencer par des situations de conflit réel. Il faut noter que le fait même d'explorer les conflits de façon empirique plutôt que de manière analytique implique une démarche qui évalue la *performance*. Tout d'un coup, nous ne nous préoccupons pas seulement du choc frontal des systèmes de croyance désincarnés, comme par exemple de considérer la propriété comme une marchandise ou comme une fiducie. Nous reproduisons désormais un monde plus complexe (et peut-être plus ouvert à des solutions pratiques !) en évaluant comment *ces acteurs construisent leur conflit*, comment ces acteurs transforment une *contradiction logique* des systèmes ou des « structures » de croyances, une contradiction apparemment logique donc, en une question pratique de la *contre-diction* vécue, de revendications concrètes opposées entre elles qui sont articulées et poussées dans un espace-temps bien réel. En étudiant les performances, nous transformons la contradiction logique en une contre-diction, une diction contrariante, et le drame qui en ressort implique moins un casse-tête catégorique qu'une question vécue de ce qui doit être fait par les parties en conflit.

Nous pouvons désormais nous demander si nous devons prendre la *parole* des représentants religieux, des écologistes ou des militants gay comme leurs dernières ou leurs premières paroles, comme une vérité issue de la révélation, ou (de manière beaucoup plus plausible) comme une posture partielle, un produit de la rhétorique qui s'adresse à une situation particulière et non pas à l'éternité.

Désormais, nous pouvons nous demander ce que pourraient apprendre les urbanistes, les designers et les chercheurs dans les départements de planification urbaine et régionale s'ils travaillaient avec les revendications antagonistes et contradictoires des acteurs en situation de conflit réel, dans la mesure où ces urbanistes, designers et universitaires *ne seraient pas simplement* des sociologues observant et considérant comme tout à fait sincère les premiers stades d'une partie de poker où les joueurs font des poses, bluffent, et cherchent à se tromper les uns les autres.

Dans ce qui suit, je tire les leçons de plusieurs années d'entretiens avec des médiateurs en conflit public afin de jauger ce qu'ils ont appris des contentieux publics et qui pourrait servir d'enseignement à de nombreux urbanistes et chercheurs en sciences sociales. Mon hypothèse initiale est que, face à des conflits publics alambiqués, les

urbanistes, concepteurs et chercheurs en sciences sociales sont en effet trop souvent tels les spectateurs d'une partie de poker où des sommes importantes sont en jeu : ils voient le bluff, les tactiques de diversion et la rhétorique d'ouverture, mais au nom du respect de la différence et des identités des uns et des autres, *ils errent du côté de la crédulité, pathétiquement et de manière poignante*, croyant qu'en effet, ce qui est affirmé et dit sur les possibilités de design à partir de perspectives identitaires différentes est authentique, fixé une fois pour toutes, à respecter comme étant définitif, voire même constitutif.

La question qui se pose à nous est maintenant celle-ci : qu'est-ce qui rend si difficile un examen plus approfondi de l'interaction emphatique et de la transformation des revendications antagonistes que les protagonistes affichent si vertueusement ? Considérons cinq obstacles à ce travail.

CINQ OBSTACLES EMPÊCHANT DE RÉSOUDRE LES CONFLITS ÉTHICO-POLITIQUES SUR CE QU'IL FAUT FAIRE

Il y a tout d'abord les obstacles associés au respect. Les urbanistes ou designers qui se soucient de respecter toutes les parties et qui résistent à favoriser qui que ce soit peuvent être amenés à fuir des questions choquantes mais profondes, plutôt que de risquer une accusation de paternalisme, de condescendance, de racisme ou de manque de respect quelconque que ces questions pourraient engendrer. De la sorte, ils peuvent encore une fois errer du côté non seulement de la générosité, mais aussi de la crédulité.

En second lieu, il y a la tentation de se concentrer sur le sens des mots prononcés plutôt que sur la performance produite par l'énonciation de ces mêmes mots. Au dîner, par exemple, cela pourrait signifier que vous demandiez à quelqu'un « pourriez-vous me passer le sel ? » puis d'obtenir comme réponse un simple « oui », sans plus. Tous les mots ont certes été décodés, mais votre interlocuteur loupe entièrement ce que vous avez fait. Ce qui s'est passé, c'est qu'un interlocuteur (ou un expert de la planification !) s'est sottement concentré sur le sens sémantique d'une phrase et rate la signification performative, pragmatique donc, de cette même phrase. En planification urbaine et régionale, cela revient à se concentrer à tort sur les *mots* du bluff emphatique (ou de la proposition de conception), plutôt que de se focaliser sur l'action proposée dans le bluff (ou la proposition). Bref, d'être aux prises avec les paroles et les demandes des vertueux membres de la communauté, de l'entreprise ou de la congré-

gation religieuse, mais de rater entièrement l'action politique, le plus exigeant donc !

Troisièmement, et ce n'est une surprise pour personne, ce que l'on ne dit *pas* dans des contextes pratiques de conflit vaut souvent autant que ce que l'on dit dans les faits. Comment les urbanistes et les designers peuvent-ils toutefois explorer le non-dit ? Il existe de nombreuses façons, bien sûr, dont l'une, et non la moindre, serait d'envisager ce que les autres acteurs politiques pourraient bien souhaiter, stratégiquement, de *ne pas dire*.

Une quatrième difficulté guette les urbanistes, les designers et les chercheurs en sciences sociales qui cherchent à comprendre ce qui compte réellement pour les intervenants, les utilisateurs et de façon plus générale, les parties en conflit. Il s'agit ici de l'ambiguïté ou de l'imprécision conceptuelle des questions de valeur, ainsi que du postulat (faussement subjectiviste) selon lequel les questions de valeur sont irrationnelles, indiscutables, radicalement opaques. Cette hypothèse illusoire ne peut guère nous aider à comprendre les ambiguïtés de ce que nous appelons des engagements axiologiques profonds.

Un cinquième défi implique les méthodes de résolution de conflits des designers et des analystes. Les urbanistes, les designers et les chercheurs qui entendent principalement dans les revendications contradictoires des arguments sémantiques plutôt que des performances pratiques conçoivent naturellement ces revendications contradictoires comme étant inconciliables et conçoivent, bien souvent, leurs justifications « rationnelles » sous-jacentes comme étant inconciliables, comme si une rationalité logico-argumentative était le seul moyen de résoudre des différends. Pire, les réactions émotionnelles de colère et de méfiance que l'on rencontre souvent (par exemple lorsque des voisins attaquent d'autres voisins ou leurs propositions dans des consultations publiques), menacent pour certains les perspectives de réconciliation rationnelle, même si une rationalité insensible et sans émotions serait probablement beaucoup moins habile et beaucoup moins intelligente que nous ne le souhaiterions. Croyant que les émotions menacent plutôt qu'elles n'enrichissent potentiellement les activités cognitives, les urbanistes et les designers essaient parfois de purifier les affirmations et les revendications des citoyens ; un geste qui, bien malheureusement, n'attire pas un capital de sympathie aux professionnels de la planification. L'angle mort des designers et des chercheurs révèle leur incapacité d'imaginer des méthodes que des parties en divergence profonde pourraient utiliser pour gérer leurs dif-

férences, et je pense particulièrement aux méthodes ritualisées non argumentatives (d'où l'importance de la construction de réseaux, des repas pris ensemble, des rituels narratifs et des espace-temps ouverts à l'écoute, des dialogues en petits groupes et des processus de remuement en complément des séances plénières, et ainsi de suite) (Sclavi 2006).

COMMENT SURMONTER CES OBSTACLES : ENSEIGNEMENTS DES MÉDIATEURS ET DES ORGANISATEURS HABILES

Les médiateurs et les organisateurs, ainsi que, comme je le suggère, certains urbanistes et designers, possèdent de meilleures capacités à respecter les postures et le bluff pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire des actes s'imbriquant dans des jeux politiquement construits. Ils savent mieux comment respecter les capacités de leurs adversaires à apprendre, être surpris, découvrir de nouvelles préoccupations et reformuler des intérêts lorsqu'émergent de nouvelles informations et de nouvelles options. Comment est-il seulement possible, face à des conflits alambiqués impliquant de profondes différences, que les urbanistes, les designers et les théoriciens des professions du design construisent les perspectives d'amélioration réelles des choix ou des opportunités de conception des parties comme étant « impossibles », alors que les médiateurs et les organisateurs peuvent voir ces mêmes perspectives, dans des situations tout à fait semblables, de manière fort différente : comme le reflet de nombreuses possibilités réelles pour de la planification et du design créatif et pratique ? Voici au moins cinq façons dont cela peut se produire (Forester 2009) :

Premièrement : méconnaître les différences « fondamentales » de valeur. Les urbanistes, designers urbains et les chercheurs semblent particulièrement vulnérables à être pris en otage par leur propre imputation des cadres de valeur, des perspectives et des identités profondément contradictoires, « incommensurables » pourrait-on dire, à leurs « adversaires » politiques. Célébrant cette « reconnaissance » de la différence, profonde et indéracinable, ces professionnels et théoriciens de la planification deviennent la proie d'un « sophisme de l'abstraction déplacée ». Ils ne parviennent pas à voir ce que voient les organisateurs et médiateurs : les acteurs politiques peuvent différer profondément sur leurs exigences, sur leurs doctrines incommensurables, mais peuvent toutefois tomber tout à fait d'accord dans la pratique,

voire même parvenir à un consensus concret, par exemple sur l'endroit où les panneaux d'arrêt devraient être installés (Blechman 2005). Oui, nos engagements religieux peuvent diverger fondamentalement, mais cela ne nous empêche pas de tomber d'accord sur l'installation des panneaux de signalisation.

Deuxièmement : préjuger que les processus politiques sont pathétiques et les rencontres destructives. Face à des conflits impliquant des identités profondément divergentes, ainsi que de la méfiance et des contentieux importants, de nombreux urbanistes, designers, et chercheurs désespèrent à juste titre que la politique standard et les consultations des administrations publiques soient d'une quelconque aide, et craignent qu'ils représentent plutôt des moyens pratiquement impossibles pour aller de l'avant. C'est en grande partie vrai, mais il existe des solutions de rechange qui peuvent réellement intégrer la participation de tous avec des résultats politiquement négociés axés sur l'action (Forester 2009). Certes, les consultations publiques véhiculent peu de possibilités, mais des techniques maïeutiques habiles (attitudes ouvertes de leadership, facilitation, médiation, tant avec un souci de la justice que de toute autre valeur) ouvrent de nombreuses possibilités face à des différences religieuses et de pouvoir (Hughes 1999), face au fanatisme (Umemoto 2005) et face à des inégalités d'accès aux ressources (Diepeveen 2005, Podziba 1999, Lederach 2003).

Troisièmement : anticiper les tensions et les chroniques de la colère. Les urbanistes, les designers et (en particulier !) les chercheurs en planification qui critiquent les méthodes de collaboration, semblent parfois croire que la délibération publique dépend de la disposition des adversaires politiques à être gentils les uns envers les autres. Certains professionnels de la planification (et c'est peut-être plus vrai du côté des chercheurs) estiment que plus grand-chose n'est possible lorsque des protagonistes, après des attaques répétées pendant des années, devant les tribunaux, dans la presse et par d'autres moyens, sont devenus mutuellement méfiants. C'est un peu comme dire à des organisateurs que la mobilisation sociale ne peut pas être possible parce que beaucoup de gens semblent apathiques (ou que l'insomnie est causée par l'incapacité de la faculté dormitive). Les médiateurs et les organisateurs habiles peuvent enseigner beaucoup de choses aux urbanistes, aux designers et aux chercheurs à propos des moyens de travailler face à la colère et la méfiance, à voir et à travailler avec

la colère réelle, non pas en tant qu'obstacle au changement, mais comme motivation et carburant pour le changement (Beutler dans Forester 2005).

Quatrièmement: céder aux pièges prévisibles des négociations. Parfois, tant les urbanistes que les designers et les chercheurs universitaires sont notoirement critiques dans leur évaluation des ententes imparfaites, alors même que les chercheurs sont en première ligne pour rejeter les idéaux abstraits. Les ententes négociées sont bien certainement une voie proscrite si l'on suppose que chaque entente négociée reflète une trahison des identités ou des valeurs profondes, ou reflète de faibles compromis qui ne satisfont guère les intérêts réels des parties prenantes. Mais une telle supposition erronée et *a priori* jette le bébé avec l'eau du bain. Les médiateurs qualifiés peuvent enseigner aux professionnels de la planification beaucoup de choses sur les différences entre les résultats perdants-perdants, qui menacent sans cesse les négociations stratégiques, et les résultats à gain mutuel que des parties prenantes agressives, stratégiques (et créatives) ont toujours des chances d'atteindre via des processus habiles de médiation ou de maïeutique. Et pourtant, certains planificateurs et chercheurs oublient ce simple truisme : les médiateurs ne peuvent pas plus conclure d'accords que les sages-femmes ne font de bébés ! Lorsque les parties prenant part à la médiation des processus de conception se trouvent agréablement surpris par leurs propres accords, les planificateurs, les designers et les universitaires devraient écouter attentivement. Si ces parties, qui connaissent de manière intime leurs propres problèmes, ont découvert encore plus de possibilités qu'il n'était prévu au départ, les chercheurs universitaires qui étudient attentivement ces processus pourraient, eux aussi, trouver bien plus de possibilités que ce qu'ils avaient supposé dans le passé (Lois et Forester 2007).

Cinquièmement : avoir peur de parler, parler, parler à l'infini. Les impatientes professionnels et chercheurs universitaires des professions du design s'inquiètent à juste titre des excès de bavardage. Les professionnels de la planification appréhendent les dialogues et les rencontres qui mènent peut-être à de meilleures ententes, mais, finalement, à peu d'action. Les récentes politiques de justice environnementale, par exemple, créent des forums de discussion publique très faiblement liés aux efforts d'assainissement de l'environnement (Baptista, 2007). Les chercheurs en planification, pour leur part, semblent accorder plus d'attention aux axiomes épurés des théories poli-

tiques de la délibération publique qu'au bric-à-brac des processus réels de délibération ; par conséquent, tout progrès dans les conflits complexes via les délibérations publiques devient très peu probable, voire tout à fait impossible. Mais encore une fois, nous voyons ici se construire des espaces d'impossibilité qui interdisent *de facto* une analyse empirique ou théorique des possibilités réelles (Forester 2009). En revanche, les médiateurs et les organisateurs aperçoivent dans ces mêmes conflits tout ce qu'ils peuvent accomplir, en partie parce qu'ils reconnaissent, d'une part, que les processus de délibération impliquent un changement non seulement d'arguments, mais aussi des relations sociales dans l'espace et le temps et, d'autre part, que ces processus impliquent *des pratiques distinctes et parfois intégrées de dialogue, de débat et de négociation*. Les observateurs confondent ces trois choses à leurs propres risques et périls pratiques. Les dialogues visent l'entente sur le sens des options de conception ; les débats font émerger les arguments les plus justifiés sur la façon dont ces options se déploieront ; les négociations s'efforcent de mettre en place des accords sur les mesures concrètes pour mettre en œuvre et peut-être affiner ces options. Les dialogues exigent des facilitateurs qualifiés ; les débats exigent des modérateurs qualifiés ; les négociations multipartites exigent des médiateurs qualifiés qui représentent diverses interventions et transformations des relations, tant théoriques que pratiques (Forester 2009). Là où les professionnels de la planification et de la conception n'y verraient qu'impossibilités, la différenciation entre ces pratiques permet aux médiateurs de voir des possibilités réelles.

CONCLUSION : DE LA RÉSIGNATION CYNIQUE À UNE QUÊTE NOUVELLE DE POSSIBILITÉ

Permettez-moi de résumer mon argument. Wittgenstein, comme ses cousins postmodernes qui lui ont succédé, nous a mis en garde contre la séduction par notre propre rhétorique, tant pour ce qui concerne la « vérité » ou la « délibération » ; nous devrions plutôt nous absorber dans le désordre des pratiques ayant cours dans le monde et apprendre de celles-ci (Wittgenstein 1950). Dans la même veine, John Austin nous a demandé de ne pas nous limiter à ce qui est beau mais à nous imprégner tout autant de la variété du « délicat et fruste » (Austin 1961). J'ai soutenu pour ma part que, théoriquement et pratiquement, les professionnels et les chercheurs universitaires des professions du design et de la planification ont créé des espaces d'im-

possibilité qui étouffent prématurément de réels espaces politiques de possibilité, alors que nous sommes confrontés à des situations en proie à des orthodoxies esthétiques, à des laideurs conventionnelles, à l'agression et au racisme, aux inégalités et aux différences profondes. Il est donc permis à l'avenir de penser de manière plus critique sur la façon dont nous construisons des espaces de possibilité et d'(im)possibilité dans notre vie politique, pratique et théorique. Qui plus est, nous pourrions découvrir que si les critiques ostensibles de la « gauche » émancipée ou progressive nous conduisent à être pétrifiés trop rapidement et trop cyniquement par l'impossibilité, alors ces critiques contribueront, par un détournement ironique des choses, à la passivité et à la résignation sans but, à l'hégémonie plutôt qu'à la résistance, à une gauche qui se transformerait, de la sorte, outrageusement, en gauche réactionnaire. Si les critiques du pouvoir, par exemple, ont pour but d'être efficaces en tant que critiques, plutôt que d'être simplement des plaintes consolatrices, alors elles doivent nous enseigner tant comment le pouvoir nous limite *que* les limites de ce pouvoir : elles doivent nous enseigner la construction de l'impossibilité réelle, *mais aussi* nos constructions *erronées* et tragiquement auto-limitatives de l'impossibilité. Les théories et théoriciens de la planification et de la conception souhaitant être minimalement critiques doivent s'instruire par l'étude des possibilités réelles là où elles existent, de sorte que celles-ci puissent nous montrer les chemins qu'il est maintenant possible d'explorer réellement. Plutôt que de se torde les mains en pure résignation, il est temps de les joindre en coalition avec d'autres pour obtenir davantage que ce que nous avons.

Bien entendu, cet argument engage une réflexion éthique à chacune de ses étapes. Si les professions du design interprètent faussement les différences de valeurs comme étant inconciliables et renoncent à l'engagement pratique, alors le respect et la reconnaissance en souffriront tous deux. Si nous continuons à inviter les citoyens intéressés à des processus formels et pathétiques de consultations publiques non interactives et débilitantes, nous ébréçons la confiance du public en matière de gouvernance, nous endommageons les rapports citoyens de vivre-ensemble, nous décourageons inutilement la citoyenneté critique et nous privons les processus de planification et de conception de connaissances locales et de jugement créatifs. Si les commentateurs et les professionnels de la planification et du design traitent les émotions comme étant simplement non rationnelles ou irrationnelles, alors nous deviendrons stupides et moins sûrs de nous

(parce que plus ignorants), tandis qu'un tel refus délibératif ne nous aidera en rien à apprendre, n'informerait pas la prise de décision en planification ainsi qu'en conception et retardera au lieu de promouvoir l'épanouissement humain ; ce sera, par conséquent, tout simplement très mauvais (et de surcroît, éthiquement aveugle et stupide). Si en tant qu'urbanistes et designers nous ne réfléchissons pas minutieusement aux pièges de la négociation, qui sont principalement l'exagération et la rétention d'informations, nous serons responsables d'ententes perdant-perdant inefficaces, gâchées, tout autant problématiques, sinon pire, d'un point de vue éthique, que la situation conflictuelle de départ. Pis encore, si nous confondons les processus distincts de dialogue, de débat et de négociation, nous risquons des échecs éthiques distincts : le manque de respect et d'égard, la négligence face à la disponibilité de meilleures informations, la dilapidation des possibilités de gain mutuels pour favoriser de mauvais compromis. De la sorte, nous présumons et créons des (im)possibilités à nos propres risques et périls (Forester 2009).

NOTE

- 1 Voir le brillant ouvrage de Charles Pyne, *I've Got the Light of Freedom*, University of California Press, 1995.

BIBLIOGRAPHIE

- Arendt, Hannah. 1998. *The Human Condition*. Chicago: University of Chicago Press.
- Austin, John. 1961. *Philosophical Papers*. London: Oxford University Press.
- Baptista, Ana. 2008. *Evaluating Environmental Justice Policy Outcomes: The Promise & Peril of State Intervention*. Doctoral Dissertation for Rutgers University.
- Beutler, Lisa. 2005. "From Nightmare to National Implications: A Profile of Lisa Beutler." In *Mediation in Practice*, ed. J. Forester, 224–42. Ithaca, NY: Cornell University, Department of City and Regional Planning.
- Blechman, Frank. 2005. "From Conflict Generation through Consensus-Building Using Many of the Same Skills: A Profile of Frank Blechman." In *Mediation in Practice*, ed. J. Forester, 1–17. Ithaca, NY: Cornell University, Department of City and Regional Planning. (Edited from original interview, January 21, 1993.)
- Diepeveen, William. 2005. "From Environmental to Urban to Inter-Municipal Disputes: A Profile of Bill Diepeveen's Mediation Practice. In *Mediation in Practice*, ed. J. Forester, 341–82. Ithaca, NY: Cornell University, Department of City and Regional Planning.
- Forester, John. 2006. "Making Participation Work When Interests Conflict: From Fostering Dialogue and Moderating Debate to Mediating Disputes." *Journal of the American Planning Association* 72, no. 4 (Fall): 447–56.
- Forester, John. 2009. *Dealing with Differences: Dramas of Mediating Public Disputes*. New York: Oxford University Press.
- Hughes, Michael, with John Forester and Irene Weiser. 1999. "Facilitating Statewide HIV/AIDS Policies and Priorities in Colorado: A Profile of Mike Hughes." In *The Consensus Building Handbook: A Comprehensive Guide to Reaching Agreement*, ed. Lawrence Susskind, S. McKernan, and J. Thomas-Larmer, 1011–30. Thousand Oaks CA: Sage.
- Laws, David, and John Forester. 2007. "Public Policy Mediation: From Argument to Collaboration." In *Handbook of Public Policy Analysis*, ed. Frank Fischer, Gerald J. Miller, and Mara S. Sidney, 513–36. Boca Raton, FL: CRC Press.
- Laws, David, and John Forester. 2009. "Toward a Naturalistic Research Ethics: Or How Mediators Must Act Well to Learn, If They are to Practice Effectively," John Forester and David Laws, in *Ethics and Planning Research*, Huw Thomas and Francesco Lo Piccolo, Eds. Surrey: Ashgate Publishing. 2009.
- Lederach, John Paul. 2003. *The Moral Imagination*. New York: Oxford University Press.
- Payne, Charles. 1995. *I've Got The Light of Freedom*, University of California Press.
- Podziba, Susan. 2005. "Collaborative Civic Design in Chelsea, Mass.: A Profile of Susan Podziba." In *Mediation in Practice*, ed. J. Forester, 203–31. Ithaca, NY: Cornell University, Department of City and Regional Planning.
- Sarkissian, Wendy. 2005. "Stories in a Park: Giving Voice to the Voiceless in Eagleby, Australia." *Planning Theory and Practice* 6(1): 101–28.
- Scavi, Marianella. 2006. "Postface: Why Understanding the Bronx Requires the Humorist's Touch: The Art of Listening, Thick Descriptions, and Layered Emotions." Translated by Henry Martin, 2002. In *La Signora va nel Bronx*, 3rd ed. Milan: Bruno Mondadori.
- Sherman, Larry. 2004. "Mediation and Collaboration in Community Planning and Architecture: A Profile of Larry Sherman," ed. J. Forester, available from Department of City and Regional Planning, Cornell University.
- Solomon, Shirley. 1995. "Facilitation, Ethnicity and the Meaning of Place: A Profile of Shirley Solomon," ed J. Forester, available from Department of City and Regional Planning, Cornell University.
- Umemoto, Karen. 2005. "Dispute Resolution and Deliberation and Racial Violence: A Profile of Karen Umemoto." In *Mediation in Practice*, ed. J. Forester, 291–312. Ithaca, NY: Cornell University, Department of City and Regional Planning.
- Wittgenstein, Ludwig. 1950. *Philosophical Investigations*. Oxford: Blackwell.
- Wolin, Sheldon. 2006. *Politics and Vision*. Princeton: Princeton University Press.